

A l'écoute des anciens

(31-10-2014)

Une trentaine de membres de « Sannat Histoire et Patrimoine » s'étaient réunis en ce vendredi 31 octobre de l'an 2014 pour écouter quelques « anciens » témoigner de leur jeunesse passée.

Autour de la table, en l'absence du feu qui aurait pu crépiter dans la grande cheminée, et des marrons qui auraient pu lentement cuire sur la braise, mais avec toute la chaleur que leur verve et leur dynamisme distillaient, **Odette, Simone, Henri et Claudine** nous replongèrent dans l'atmosphère des veillées d'antan.

Odette d'abord parla de son enfance. A la question « *Quel est le plus ancien souvenir d'enfant qui vous vient à l'esprit ?* », sans avoir à faire d'effort de mémoire elle répondit : « *Je revois cette scène où j'étais une toute petite fille, j'avais très mal aux oreilles et ma mère, pour me soulager, faisait chauffer de l'huile sur le poêle* ». Nous remontions le temps, combien d'entre nous se remémoraient alors ce moment qu'ils vécurent aussi. Les soins étaient alors rudimentaires, mais combien était douce et apaisante cette chaleur qui pénétrait l'oreille et endormait pour un instant le mal, et combien ce souvenir de la mère thaumaturge, soignante et aimante hante à tout jamais les esprits des enfants que nous ne cessons d'être.

L'émotion se perpétua avec l'évocation du spectacle d'horreur et de désolation que la grande-guerre avait laissé derrière elle. La Champagne, la région de Reims, où son père s'en était allé maçon pour participer à la reconstruction de cette région dévastée par les bombardements, lui a laissé le souvenir, qui la hante encore, d'une région meurtrie, martyrisée, ruinée. Indélébilité de certains souvenirs d'enfance qui marquent à tout jamais. La revoyant quelques jours plus tard dans les rues du village, c'est de ce souvenir dont Odette me reparla. Sans doute le contexte du centenaire, auquel notre association aller apporter quelques jours plus tard, à l'occasion du 11 novembre, sa contribution favorisait –il l'émergence de ce souvenir. Mais il n'empêche, cette simple anecdote permet d'imaginer ce que fut le

traumatisme de la guerre pour ceux qui en furent les témoins, et plus encore les acteurs.

Bien qu'après 1918 ses parents se soient, comme beaucoup de maçons creusois, installés de façon définitive là où ils migraient auparavant, particulièrement en région parisienne, Odette resta sannatoise encore quelques années. Elevée par sa tante Marie, elle fréquenta l'école de filles (devenue plus tard la « petite école », et maintenant seulement la cantine). Elle y obtint son certificat d'études à l'âge de onze ans et demi mais resta scolarisée encore deux ans en application des lois qu'avait fait voter Monsieur Jules Ferry quelques 40 ans plus tôt, rendant l'école gratuite, laïque et obligatoire jusqu' à l'âge de 13 ans.

Elle nous parla des enfants des villages et du long chemin qu'ils devaient effectuer à pied pour se rendre à l'école (ce qui continua encore longtemps, jusqu'aux années 60 où les parents d'abord et la municipalité ensuite firent bénéficier les écoliers d'un transport motorisé), de la cantine qui à cette époque n'était pas encore municipale, mais privée. Le couvert pour les enfants extérieurs au bourg était mis, contre rétribution, chez certaines dames qui accueillaient et restauraient les écoliers. C'était en particulier le cas de la mère de la « Tontine », la veuve du soldat Cluzet que l'on devait honorer quelques jours plus tard à l'occasion du 11 novembre, lors de l'hommage aux poilus morts en 14. D'autres enfants déjeunaient au restaurant, à l'hôtel des voyageurs (« Chez Chaumeton » aujourd'hui) ou dans le bourg d'en haut (devenu « Chez Maletterre » après la seconde guerre mondiale). Ce n'était sans doute guère le luxe, les finances des parents ne l'auraient guère permis, et la soupe devait constituer la base des repas.

En ce temps-là les garçons semblaient largement aussi délurés que ceux d'aujourd'hui. Ne prenaient-ils pas un malin plaisir à embêter les filles, cherchant à leur voler des baisers ou les accompagnant du regard, de quolibets et de moqueries quand, matin et soir, elles devaient passer devant la cour de l'école de ces garnements pour gagner leur propre école ou la quitter. Odette n'en garde pas un bon souvenir, mais peut-être d'autres jouvencelles plus délurées se réjouissaient-elles secrètement de l'intérêt que leur manifestait la gent masculine ?

Mais qui pouvait se réjouir de ce spectacle affligeant qu'offraient des garçons sans cœur qui suppliciaient de pauvres chiens ? Certainement pas les jeunes filles sensibles comme Odette qui en est encore outrée aujourd'hui.

Ces petits chenapans malfaisants s'amusaient à attacher de vieilles casseroles à la queue des chiens, aspergeaient les pauvres bêtes d'essence de térébenthine qui leur provoquait de vives douleurs qui les faisaient s'enfuir dans le tintamarre qu'on imagine. Sans doute riaient-ils tout aussi bruyamment, fiers de leurs exploits.

Aujourd'hui de tels sévices provoqueraient l'indignation générale. La maréchaussée serait requise, les services sociaux alertés, peut-être même le juge des enfants serait-il saisi ? Heureusement pour les animaux domestiques, les mœurs se sont civilisées ! Pour les représentantes du beau sexe aussi d'ailleurs, même s'il reste du travail à faire.

Manifestement Odette garde un mauvais souvenir des garçons d'autrefois, aussi désagréables avec les filles qu'avec les animaux, en particulier un dont le prénom revint souvent, mais dont nous tairons l'identité pour ne pas jeter l'opprobre sur sa parentèle.

Simone à son tour évoqua ses souvenirs sannatois, mais ils sont plus tardifs, car enfant elle était haut-viennoise et ce n'est que jeune femme qu'elle devint sannatoise en épousant Marius, coiffeur au bourg, en pleine tourmente de la seconde guerre mondiale. Ensemble, pendant près de 40 ans, l'un coupa les cheveux des messieurs et leur rasa la barbe, l'autre prit soin de la chevelure des dames en alternant permanentes et mises en plis. Leur salon de coiffure migra du « bourg d'en bas » au « bourg d'en haut » après une brève expérience dans l'épicerie parisienne, à un moment où le petit commerce alimentaire connaissait ses premières difficultés.

Au retour de Paris, au milieu des années 50, Marius et Simone diversifièrent leurs activités, ajoutant à la coiffure la réparation des vélos et des vélomoteurs, ainsi que la vente de journaux et de revues, avec portage à domicile. Ah cette abondance de magazines alignés sur les bancs du salon que l'on pouvait consulter à loisir ! Le client venu se faire faire une beauté ne devait pas, comme en ville, se contenter de vieux numéros périmés et abimés de journaux souvent sans intérêt, mais il avait à sa disposition une presse, certes moins abondante que dans un magasin spécialisé, mais diversifiée et

renouvelée qui agrémentait son attente...et qui faisait le bonheur des enfants, en tout cas ceux de ma génération. C'était notre bibliothèque. Combien d'heures ai-je passé dans le salon à lire les magazines, et je dois le confesser, surtout les bandes dessinées qu'on appelait alors officiellement les illustrés, et que nous nommions plus prosaïquement « les livres de cow-boys ». Les années 50 étaient celles du mythe du Far-West et des Westerns et nous dévorions les exploits de nos héros, et d'abord ceux de notre héros favori, celui qu'on s'était choisi pour modèle. René se prenait pour Kit Carson, cowboy à la dégaine de trappeur, Jean-Pierre comme son idole Tex Tone était capable de dégainer ses colts les bras croisés, et moi je me rêvais arborant ma belle étoile, en Hopalong Cassidy, le sheriff qui faisait régner la justice dans cet univers impitoyable.

Nostalgie ! Nostalgie de ces belles heures passées dans ce salon qui était celui de mon oncle et de ma tante, ma tante Simone à qui il m'est doux de rendre hommage.

Nostalgie encore avec **Henri** qui comme Odette nous parla de l'école, des maîtres et des maîtresses d'entre les deux guerres, alors qu'il était écolier. Instruisaient alors les jeunes Sannatois, Mr et Mme Cruchant, Mr Brunaud, Mlle Duméry, Mlle Veyronnet, et Mme Nore dont le mari devait disparaître tragiquement, assassiné. (Instituteurs et institutrices auxquels Odette, de 10 ans l'ainée d'Henri, ajouta Mme Galland).

Henri faisait partie des enfants des villages qui devaient marcher matin et soir ; dans son cas 1h à l'aller, 1h au retour, pour bénéficier des bienfaits de l'école obligatoire. Par tous les temps, été comme hiver, dès l'âge de 6 ans, les écoliers marchaient deux heures quotidiennement, ou davantage, du lundi au samedi, avec une coupure toutefois le jeudi. Certains enfants étaient peut-être durs avec les animaux mais il faut imaginer combien la vie pouvait l'être pour eux. Il existe peut-être un parallélisme entre l'évolution du confort et celui de la sensibilité.

Le respect des maîtres et des adultes constituait une règle essentielle. On pouvait être puni par l'instituteur pour des faits anodins qui s'étaient déroulés hors de l'enceinte scolaire, mais que l'instituteur avait surpris. Ainsi Henri dût-il avec ses camarades s'exécuter de 50 lignes de punition pour n'avoir point salué Mr Lanore et Mr le Curé en discussion sur la place. Après-guerre cette vigilance extra- scolaire ne cessa point, Jean-Pierre me racontait

récemment comment notre instituteur Monsieur Jarles, chasseur sachant chasser sans son chien, (comme il aimait nous le faire répéter pour améliorer notre élocution), et donc silencieusement, le surprit, mais sans l'en avertir, fumant clandestinement dans un fourré avec deux camarades, et triomphalement leur infligea une punition le lendemain.

A la question « *A quels jeux s'adonnaient les enfants ?* », les réponses furent évasives. Le jeu n'était apparemment pas un centre d'intérêt primordial pour les enfants comme il l'est devenu aujourd'hui. La marelle, les rondes, les billes évoquent quelques souvenirs. Dénicher les nids intéressait davantage les garçons, d'autant plus que cela pouvait rapporter quelques bonbons quand il s'agissait de nuisibles.

Plus sérieusement on évoqua ce souvenir douloureux de jeunesse que fut pour certains la deuxième guerre mondiale, brièvement car ce sujet méritera qu'on s'y attarde plus tard.

Dans plusieurs familles des pères furent mobilisés dans les deux guerres, celle de 14 et celle de 39, et ils le furent en même temps que leurs fils dans la seconde. Abomination ! Savourons à sa juste valeur la paix retrouvée, hélas loin d'être universellement partagée.

A la suite de **Claudine** qui rappela ses origines parisiennes, on s'attarda sur les réfugiés et l'on constata que Sannat, dans ces sombres années, accueillit quatre types de réfugiés. Des réfugiés de l'exode de 1940 qui fuyaient l'invasion allemande, puis des réfugiés de l'occupation, juifs que la barbarie nazie pourchassait, réfractaires qui se soustrayaient au STO (Service du Travail Obligatoire en Allemagne), et moins connu, enfants réfugiés de la région parisienne auxquels la campagne offrait de meilleures conditions de vie. Six enfants au moins, dont certains sont devenus Sannatois par la suite, profitèrent de cet accueil, Pierre au Montfrialoux, Roger au Rivaud, un autre Roger aux Valettes, Claudine au Tirondet d'en bas, Claude à Saint-Pardoux et Daniel à la Chassignole.

A ces quatre types de réfugiés, il convient d'ajouter un cinquième, juste avant le déclenchement de la guerre, en 1939, celui des réfugiés républicains espagnols qui fuyaient le fascisme qui s'installait dans leur pays après le coup d'état de Franco, et sa victoire dans la guerre civile qui suivit. Deux réfugiés espagnols bénéficièrent de l'hospitalité de nos parents.

A titre personnel, mais je ne doute pas que cet avis est partagé par tous, penser que nos parents ou grands-parents ont accueillis, parfois en courant de gros risques, des réfugiés injustement et impitoyablement pourchassés, ou qui fuyaient la misère, m'inspire un grand sentiment de fierté et de respect. Je suis disposé à recueillir tous les témoignages, écrits ou oraux, qui nous permettraient de raconter cette belle page de notre passé que nos aînés ont écrite avec leur cœur. Cette histoire-là ne doit pas s'oublier.

Jean-Pierre Buisson.